

LA VIOLENCE DANS LA FICTION
ROMANESQUE SUR LE SIDA

Joseph Levy et Alexis Nous¹

Le Sida est sans conteste devenu aujourd'hui la maladie de notre fin de siècle. Par ses associations avec le sang, le sexe et la mort, il traduit les représentations de la société actuelle quant à ses fondements ontologiques et ravive en même temps les figures discursives attachées aux épidémies antérieures, telles la peste et la syphilis, qui avaient eu, elles aussi, une valeur symbolique et réflexive à leurs époques. L'absence de traitement qui remet en question le système médical triomphant et une liberté sexuelle jugée irréversible se conjugue à la connotation homosexuelle pour démoniser la maladie et susciter un ensemble de réactions collectives aux effets psychotiques répressifs: angoisse, soupçon, stigmatisation, exclusion, violence. Dans cette multiplicité de discours, la part consacrée à

¹ **Joseph Levy, professeur au département de sexologie à l'Université du Québec à Montréal. Alexis Nous, professeur au département de linguistique et traduction de l'Université de Montréal.**

l'analyse des créations de nature artistique (littérature, théâtre, photographie, danse, ...) est encore modeste. La production littéraire de la dernière décennie a vu la publication d'un certain nombre d'ouvrages formant un corpus littéraire portant sur le Sida, suffisamment important pour permettre l'essai d'une anthropologie romanesque. De 1987 à 1990, on peut recenser quinze romans et trois recueils de nouvelles qui se partagent entre auteurs français (cinq romans) et auteurs américains (11 romans et deux recueils de nouvelles) ou britanniques (un recueil de nouvelles) dont deux femmes, une française et une américaine. Dans ce corpus, la thématique du Sida recouvre majoritairement une problématique homosexuelle et la raison en semble être essentiellement sociologique. Une lecture attentive du corpus a permis de dégager les thèmes centraux, ainsi que les récurrences et les écarts significatifs portant sur la maladie, la mort, la sexualité et les aspects proprement textuels de cette écriture. Nous traiterons ici de la thématique de la violence qui se manifeste à quatre niveaux essentiels: la violence biologique de la maladie, la violence iatrogénique rattachée au système médical, la violence sociale rattachée à la stigmatisation et à l'exclusion, la violence textuelle. Nous entendons ici par violence la négation des voies normales de causalité et de relation qui structurent le rapport normal au monde.

La violence biologique

La violence biologique naît du dérèglement total que le Sida introduit dans l'ensemble des fonctions biologiques, physiologiques et anatomiques de l'organisme. Si la contamination du sang est la dimension intérieure et la preuve de la maladie, sa codification extérieure obéit à un marquage du corps qui affecte l'image de soi. Dans l'ensemble du corpus, on constate une récurrence privilégiée: la lésion observée quasi obsessivement devient la marque physique du Sida:

Je cherchais d'autres boutons roses et j'en ai
trouvé un, sur le triceps de mon bras droit.

Celui de mon bras gauche a encore grossi; il est violet foncé. Je m'allonge; les comprimés commencent à faire de l'effet. Je m'endors.²

L'obsession paranoïaque en vient normalement à associer tout hématome aux lésions malignes:

I had this purple spot near my ankle for a week. I went to my doctor, and he said it was just a bruise. (...) I was afraid that maybe the trauma of the bruise had lowered my immune system and activated a dormant virus. I thought it might have been KS.³

Inversement le mécanisme de déni identifie la lésion à une marque de naissance ou en refuse la progression:

Regardez, docteur, reprit-il lorsqu'il eut repris haleine, la tache est moins violette sur mon bras. N'a-t-elle pas diminué?
Il avait fait glisser la manche de son pyjama et montrait une coulée violacée qui partait du haut de l'épaule et descendait jusqu'au coude, comme si une aubergine monstrueuse avait bourgeonné sur la chair.⁴

Cependant, à mesure que la maladie progresse, les lésions en deviennent la signature incontournable:

² **Cyrill Collard, *Les nuits fauves*, Paris, Flammarion, 1989, p. 144.**

³ **David B. Feinberg, *Eighty-Sixed*, New York, Pinguin Books, 1989, p. 188. Voir aussi Paul Monette, *Afterlife*, «Good dog», New York, Crown, 1990, p. 21.**

⁴ **Dominique Fernandez, *La gloire du paria*, Paris, Librairie générale française, 1988, p. 108.**

He could still look in the mirror and pretend he was unaffected. But naked, with all these spots lighted up by the hot water and steam of his bath, his body was a map of disease.⁵

La dimension physique de la maladie, à ses débuts, s'accompagne de conséquences au niveau général de l'organisme, d'où un certain nombre de réajustements dans le mode de vie, emploi du temps et utilisation des énergies diminuées par le Sida. Aux stades plus avancés, d'autres symptômes marquent la détérioration de l'organisme due aux infections parasitaires qui accompagnent la progression du Sida:

Pneumopathie à pneumocystis carinii, plus histoplasma capsulatum, plus lymphome de Burkitt. Vous êtes fou de lui avoir laissé ses cheveux. Faites-le raser tout de suite. Les microbes se nichent dans les cheveux. Ni cheveux ni fleurs dans les chambres des malades (...).⁶

Ce délabrement physique affecte les fonctions essentielles de l'organisme: toux, incontinence fécale, perte des fonctions cognitives, paralysie:

Pat Stratford had a coughing fit. After too many minutes of convulsive coughs, he began to fear he'd suffocate.⁷

⁵ **Robert Ferro, *Second Son*, New York, New American Library/ Markham, Ontario, Penguin Books, 1989, p. 156.**

⁶ **Fernandez, *op. cit.*, 1988, p. 105. Voir aussi *ibid.*, p. 103. Voir aussi Allan Barnett, *The body and its Dangers, And authers stories*, «Philostorgy, Now Obscure», New York, Saint Martin Press, 1990, p. 48.**

⁷ **Edwin Clark Johnson, *Plague*, Boston, Alyson, 1987, pp. 16-17. Voir aussi *ibid.*, p. 13; Feinberg, *op. cit.*, p. 255; Monette,**

La pneumonie constitue de ce point de vue un jalon symboliquement et pathologiquement crucial:

Les infirmières avaient à peine eu le temps de changer les draps. L'homme était atteint d'un pneumocystis carinii à forme aiguë; j'appris, en écoutant son interrogatoire, que la maladie l'avait brusquement pris, comme un point de côté, quelques jours auparavant, pendant qu'il jouait au tennis. Je savais que la pneumocystose était une des principales infections opportunistes dues au LAV.⁸

Le phénomène de détérioration, de perte donc de l'image corporelle commune et de menace sur cette image, intensifie et légitime l'exclusion. La chute dans l'anonymat que la suppression des traits physiques distinctifs entraîne facilite le processus, comme c'est le cas dans tous les phénomènes concentrationnaires. Le culte du corps et l'esthétique de l'apparence, en particulier dans le monde homosexuel, se voient fortement questionnés par cette atteinte irréversible:

J'ai l'impression très vague de connaître le type qui est avant moi, assis sur la chaise de skaï rouge, un garrot de caoutchouc autour du bras gauche, une aiguille dans la veine à la pliure du coude. Il a le visage bouffi, déformé par les lésions du sarcome de Kaposi; il peut à peine ouvrir les yeux. (...) je l'ai très bien connu, il travaillait avec mon père. Il était beau et athlétique, jeune ingénieur brillant. Il enfile

***op. cit.*, pp. 122-123; Barnet, «The Times as it knows us», *op. cit.*, p. 72.**

⁸ Guy Hocquenghem, *Eve*, Paris, Librairie générale française, 1989, pp. 292-293. Voir aussi Jonhson, *op. cit.*, p. 17; Ferro, *op. cit.*, p. 173.

une veste devant moi et c'est une loque à peine humaine.⁹

Le traitement littéraire se situe dans un registre naturaliste qui rejoint le réalisme des frères Goncourt ou de Zola quant à la syphilis. En revanche, on ne trouve aucunement cette beauté de l'horrible qu'un Baudelaire ou un Huysmans célébraient à propos du «mal français». D'une manière plus générale, on ne constate aucune fascination pour le Sida, ce qui renvoie sans doute à la règle d'immanence de notre modernité: l'expérience n'est valable que pour elle-même et ne débouche sur aucune connaissance supérieure. La squelettisation et les infections dermiques constituent les figures essentielles de cette dégradation:

J'attrape la varicelle, un oubli de mon enfance.
Hôpital Pasteur, perfusions, pustules
badigeonnées d'un produit bleu sur le visage et
sur le corps. Au même étage des hommes
maigres agonisent du Sida.¹⁰

La squelettisation aboutit à un état régressif, dans une dynamique de retour à un passé ontogénétique (ce que l'on retrouvera dans les conceptions de la mort, voir chapitre suivant). La relation à l'enfance initiée dans ce processus est bénéfique à double titre: récupération esthétique liée et garantie par la beauté naturelle de l'enfant; innocence qui renvoie à un état antérieur à la faute, d'où la déculpabilisation:

⁹ Collard, *op. cit.*, pp. 239-240. Voir aussi Fernandez, *op. cit.*, p. 112.

¹⁰ Collard, *op. cit.*, p. 246. Voir aussi Fernandez, *op. cit.*, p. 104; Feinberg, *op. cit.*, p. 277; Jonhson, *op. cit.*, p. 12; Geoffrey Mains, *Gentle Warriors*, Stanford, Knighys Press, 1989, pp. 14-15.

Adam éclata de rire. Il n'avait pas ri depuis longtemps. «C'est vrai, tu rajeunis. C'est parce que tu maigris. Tu vas maigrir jusqu'à redevenir enfant...»¹¹

Mes muscles ont fondu. J'en enfin retrouvé mes jambes et mes bras d'enfant...¹²

Le retour à l'identité enfantine n'est pas opéré sur le seul plan physique, la maladie ramène aussi l'individu à un stade régressif où l'adulte coexiste psychologiquement avec l'enfant:

He was now a child who understood affection best in terms of presents, as well as a sophisticated adult, with an adult's full-sizes contempt and impatience, who knew the child better than anyone else.¹³

On peut également suggérer que l'insistance sur la maigreur renvoie à l'expression d'une ultime décorporalisation: le malade étant déjà cadavre, il n'y aura pas d'état post-mortem. La mort n'est pas le terme puisqu'elle se confond à l'expérience de la maladie:

Now he pulled off his clothes as if he wanted to burn them. The sight of his body in the mirror above the sink made him wince. The red welts on his butt, the head of his dick raw, his swollen nipples, all like a sort of infection. The rest of his perfect body was numb and pale as death, next to the mocking soreness of his

¹¹ Hocquenghem, *op. cit.*, p. 194.

¹² Hervé Guibert, *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, Paris, Gallimard, 1990, p. 267.

¹³ Adam Mars-Jones et Edmund White, *The Darker Proof: Stories From a Crisis*, «An executor», London, Faber and Faber, 1988, p. 30.

love zones. He felt as if he'd raped himself.
He'd never done it for money. How far did he
have to go to meet his fate halfway?

L'association avec les camps de concentration qui apparaît dans le contexte de la stigmatisation sociale, comme nous le verrons plus loin, se retrouve ici à un autre niveau, individuel, celui de la détérioration avancée du corps:

Un jour, je me suis vu, torse nu, devant la glace, en me relevant. On dirait une photo de camp de concentration. Les côtes ressortent sous la peau comme si elles allaient la crever. Les bras sont des allumettes, les jambes ont fondu. Je n'ai même plus de fesses. Et en plus je suis couvert d'escarres à force de vivre couché. Enfin et surtout, j'ai le regard traqué, paniqué, d'une bête sauvage aux abois.¹⁴

Est-ce que ça se voit dans les yeux? Le souci n'est plus tant de conserver un regard humain que d'acquérir un regard trop humain, comme celui des prisonniers de *Nuit et Brouillard*, le documentaire sur les camps de concentration.¹⁵

La violence iatrogénique

La violence iatrogénique répond à la violence biologique. L'impuissance du savoir médical face à l'étiologie et à la thérapie de la maladie se dissimule sous l'exercice d'un pouvoir expérimental qui ne tient pas compte de l'expérience sensible du malade.

¹⁴ Hocquenghem, *op. cit.*, p. 261.

¹⁵ Guibert, *op. cit.*, p. 14.

(...) L'hôpital, où l'on naît, où l'on meurt, c'est notre mère, notre père et notre bourreau. Pour un peu, on s'y marierait; je regrette que nous ne puissions nous y épouser. Les infirmières nous jetteraient des grains de riz en gage de fécondité, et un cortège blanc t'environnerait, ta robe de mariée perdue au milieu de leurs tuniques immaculées.¹⁶

The word sick, even the word death, had no power to match the fact of hospital.¹⁷

L'expérience de la maladie change de nature quand elle est intégrée dans la structure hospitalière. La spécificité du lieu n'est pas traduite seulement en termes techniques mais débouche sur une dimension quasi-mythologique. Si le corps et l'expérience du malade sont traités réalistement, l'environnement médical dans lequel il est plongé et les procédures thérapeutiques subies tirent le texte du côté du fantastique ou de l'épouvante. Cette coloration indique une réaction de défense quant au phénomène de prise en charge totale du malade par la machine médicale. L'hôpital en ce sens constitue l'équivalent d'une colonie pénitentiaire, le premier cercle de l'enfer qui, comme dans le texte dantesque, demande l'abandon de tout espoir:

When I saw Paul in the hospital, he showed me oblong, puffy red lesions on the heels of his palms, and one of the white socks he wore had a damp pink patch around the shin. It was a drap room with a view of Roosevelt Island. Paul's hospital gown reminded me of a convict's uniform.¹⁸

¹⁶ Hocquenghem, *op. cit.*, p. 260.

¹⁷ Mars-Jones et White, *op. cit.*, «A small Spade», p. 119.

¹⁸ Gary Indiana, *Horse Crazy*, New York, Grove Press, 1989, p. 86.

En revanche à cette géhenne hospitalière, peut s'opposer la régression paradisiaque vécue intérieurement et corporellement par le malade. La technologisation de la médecine et son corollaire, l'acharnement thérapeutique, font des patients de véritables cobayes soumis aux diktats médicaux dont la finalité n'est jamais expliquée. Dans la plupart des cas, on constate une étonnante soumission à l'appareil médical, ce qui traduit le retrait dans la sphère intime de la conscience. Comme souvent dans l'expérience concentrationnaire, le sujet conquiert un espace de liberté d'autant plus ouvert que son corps est prisonnier. Les procédures médicales s'amplifient avec la progression de la maladie, l'emprise de la machine thérapeutique se fait de plus en plus harassante:

Le dermatologue m'injecte de l'anesthésique sous la peau, autour des boutons. Il chausse des lunettes vertes qui protégeront ses yeux du rayon laser. Il m'en tend une paire. Il appuie sur une pédale. Le pinceau du laser brûle mes chairs avec des crépitements secs, presque métalliques. C'est un robot qu'on opère.¹⁹

Dans *Eve*, notamment, le réalisme de la description touche à l'hallucinante précision du récit kafkaïen:

On lui enfonçait un tuyau dans la bouche, on lui aspirait tout l'intérieur. Il criait dans le tuyau, criait pour l'éternité. Jamais il n'avait vécu ni rêvé pareil cauchemar. (...) Il ne pouvait pas voir la première cicatrice, celle de la biopsie, longue de plus de vingt centimètres, qui courait du thorax jusque sous l'aisselle, mais il la sentait sous le pansement. Plus bas, entre les côtes, deux trous énormes, gonflés de

¹⁹ *Ibid.*, p. 244. Voir aussi Guibert, *op. cit.*, p. 198 et p. 95; Hocquenghem, *op. cit.*, p. 267.

sang noir, deux trous par lesquels s'échappait son fluide vital, écartaient en force les côtes inférieure et supérieure. Deux tuyaux en sortaient, profondément enfoncés dans la plaie, deux tuyaux démesurés, de la taille des tuyaux d'arrosage, durs, rigides, armés de fil de fer, qui s'élançaient vers une machine située au dos du lit. Il ne la voyait pas, mais il en entendait le glouglou menaçant. Cette machine aspirait et rejetait son sang bouillonnant en drainant la sérosité de ses poumons. Bruit affreux, qui le glaçait de frayeur; c'était donc ça, les fameux drains. Non pas, comme il l'avait cru, un petit tube de plastique souple d'où s'écoulerait goutte à goutte l'excès de liquide, mais cette machine de torture, ces gros tubes, cette atroce sensation. (...) Il se réveilla en entendant quelqu'un hurler. Ce quelqu'un, c'était lui-même. Il hurlait à perdre haleine, comme un chien qu'on martyrise, sans repos ni reprendre son souffle; il hurlait à la mort. La douleur était incompréhensible, insoutenable. Malgré lui, il porta les mains à son flanc droit tout en criant. Une voix nègre, à côté de lui, affirma péremptoirement: "C'est interdit d'y toucher. Laissez vos mains tranquilles." Il souffrait tant qu'il obéit. Il souffrait même trop pour pleurer. Il ne pouvait que hurler, et hurler encore; mais ce qu'il prenait intérieurement pour un hurlement n'était peut-être qu'une légère plainte à peine audible d'autrui.²⁰

Cette connaissance «intime» du patient se double paradoxalement d'une absence de contact physique, d'autant plus évident que les vêtements et les masques de protection

²⁰ Hocquenghem, *op. cit.*, pp. 294-295.

amplifient la distance et la ségrégation des malades. Encore une fois le gestuel médical reproduit la réalité sociale:

Practically none of the other hospital personnel entered his sealed-off isolation room. The food service crew left his meal trays outside in the antechamber. If he was lucky one of the friendly residents would bring the tray in before the dry and tasteless food dessicated and hardened beyond eating. (...) He was kept in the isolation room, though he was assured by most of his doctors that nothing he had was contagious. They kept assuring him that the isolation was to protect him from diseases the other patients might have.²¹

- Faut vous dire, chef, reprit l'autre, que Gérard, tout à l'heure, a encore refusé de poser le repas sur la table du 15. Il a entrouvert la porte et poussé du pied l'assiette dans la chambre. Je passais par là. "C'est quand même pas un chien!" que je lui ai dit.

- "Tu mets ton masque et tes gants?" demanda le professeur à Gérard.

Le jeune infirmier inclina la tête.

"Allons... Allons... Tu n'as rien à craindre. Il est très important que les malades aient un contact physique, quotidien, avec ceux qui les soignent."²²

The cool, harsh, efficient nurses who jab with their thermometers in the middle of a sentence and mechanically snip closed the IV tubes with saline or glucose solutions. The moronic

²¹ Johnson, *op. cit.*, pp. 34-36.

²² Dominique Fernandez, *La gloire du paria*, Paris, Librairie générale française, 1988, p. 106.

attendants who, afraid of being in the same room as an AIDS patient for fear of contagion, leave dinner trays at the door.²³

Dans cette atmosphère de peur, les comportements visant à réintroduire des interactions normales avec les malades sont accueillies avec étonnement. Le malade semble avoir intériorisé la procédure d'exclusion, phénomène qui est rapporté dans toutes les expériences de type concentrationnaire:

"If it's okay with you", said right of, "we're not gonna bother with all those gowns and masks and stuff. AIDS can't be transmitted casually". Pat was surprised to discover these were nice guys who didn't treat him like some kind of pariah.²⁴

La médicalisation, règne du quantitatif et du mesurable (ce qui fonde depuis ses origines le savoir médical moderne), peut se définir depuis Foucault comme volonté de savoir. Mais ici, elle n'est plus tributaire de la parole et l'aveu (médecine comme inquisition) mais elle se fonde sur le regard, l'observation directe des processus physiques et le rapt de l'image. Les signes externes de la maladie ne suffisent plus, la médecine doit plonger au plus profond de l'organisme, violence analogue à celle de la torture. Le Sida se pose comme une expérience de la transparence, de la perméabilité. Les cellules sont envahies; de même le corps du malade n'offre pas d'opacité au regard médical qui tient d'une moderne pornographie. Il participe en effet d'une volonté d'hypertrophier certaines parties du corps qui échappent à l'observation directe. Nous baptisons cette perversion, en empruntant le terme à Hocquenghem, *folie scopique*.

²³ Feinberg, *op. cit.*, p. 197. Voir aussi Fernandez, *op. cit.*, p. 101.

²⁴ Johnson, *op. cit.*, p. 38.

Dans *Ève*, le malade énumère les étapes multiples de cette invasion visuelle: «un électrocardiogramme, puis une échographie cardiaque», un scanner du cerveau («cette impression de pénétrer la tête la première dans la tombe d'un pharaon, par le trou situé au milieu de la face pyramidale»), une endoscopie pulmonaire («on m'a glissé une petite lampe au bout d'une sonde dans les poumons»), un électromyogramme, des ponctions lombaires puis sternales, une endoscopie du foie («il m'a fait étendre sur le billard, a allumé une sorte de téléviseur, auquel une caméra à rayons X envoyait l'image de mon intérieur viscéral. Bref, le rêve réalisé, la vision intégrale et interne»), et enfin une colonoscopie et une rectoscopie:

On se sent transformé en chose, en mannequin, en jouet qu'on éventre et dont les ressorts sautent à la figure de l'explorateur, à subir de telles investigations. L'idéal, pour eux, serait de retourner le corps comme un gant, de rendre entièrement visible le plus intime de chacun, de l'étaler et de le palper tout à loisir. Idéal terrifiant d'inquisiteur.²⁵

Cette approche se retrouve rapportée ailleurs:

The doctors, all gowned, masked, and gloved - like creatures out of some cheap science-fiction flick, he thought in his delirium - inserted a hard rubber funnel into his mouth and snaked a long tube they called a bronchoscope down his throat so they could examine his lungs and scour out a sample of tissue. The examination seemed to last for hours, and for days afterwards his jaws ached from the rigid hyperextension.

²⁵ Hocquenghem, *op. cit.*, p. 271.

Within hours he was moved again, this time to a room within a room. "For infection control", he was told. For solitary confinement, he realized, finally recognizing the nature of his illness.²⁶

La violence sociale: stigmatisation et exclusion

Parallèlement, la violence sociale qui se manifeste par des dispositifs de stigmatisation et d'exclusion s'explique par la notion anthropologique de pollution, proche du paradigme de la contagion sidatique. Elle permet de maintenir le code moral dominant en réduisant la confusion et l'ambiguïté qui surgissent lorsque des systèmes moraux se trouvent en contradiction. «(...) un interdit de pollution peut réduire la confusion qui en découle en concentrant sur une réalité simple les inquiétudes des gens»²⁷. Cette problématique peut intervenir notamment lorsque les épidémies surgissent dans la société à des périodes de mutation économique ou culturelle.

La dynamique d'exclusion inhérente à la maladie est telle qu'elle fonctionne en l'absence de symptômes: elle oblige à une séparation radicale qui s'apparente à l'excommunication ou à l'opprobre attachée aux lépreux:

The effect was to isolate him altogether. It was hard not to feel he was himself being treated as a contaminated agent, who must be prevented from infecting the healthy with unwelcome knowledge.²⁸

²⁶ Johnson, *op. cit.*, pp. 34-36.

²⁷ Mary Douglas, *De la souillure*, Paris, Maspéro, 1971, p. 147.

²⁸ Mars-Jones et White, «An executor», p. 46.

- En tout cas, vous ne devez plus approcher qui que ce soit sans d'absolues précautions. Il ne doit y avoir aucun contact de sang - pas plus le sang des règles que celui de la circulation générale. Ni contact de salive ou de sécrétions vaginales. (...)

- Pour l'instant, Mademoiselle, vous n'êtes pas malade. Vous avez été contaminée par un contact, ancien ou récent, c'est difficile à savoir, mais il ne faut pas que cela se reproduise. Si vous êtes recontaminée par le virus, alors là, vous risquez d'avoir immédiatement la maladie.²⁹

And by extension of this idea he learned the implications of the illness. It was not just that he was sick; but that the disease, besides being tasteless, offensive on other than medical grounds, was considered dangerous in certain ways and was therefore feared and misunderstood, even by those who loved him.³⁰

Cette exclusion en vient à compromettre la simple communication, ce qui ôte au patient la possibilité d'un échange «On vit la maladie dans le regard d'autrui»³¹ et accentue la nature oppressive de l'expérience partagée par les seules victimes:

"I hate my friends who haven't been touched",
said a stocky man on the bench below Steven.
It was his second time here, and he'd cried last
time. He didn't sound proud of what he just

²⁹ **Madeleine Chapsal, *Adieu l'amour*, Paris, Librairie générale française, 1988, pp. 180-181.**

³⁰ **Ferro, *op. cit.*, p. 54.**

³¹ **Hocquenghem, *op. cit.*, p. 162.**

said. The room stirred with a murmur of guilty agreement. "The straight ones I can't even talk to anymore. They all say the samething: "You're not gonna get sick". That just means they don't wwant to hear about it. And my roommate's negative, so he doesn't give a shit. He's got the rest of his life". He stopped. It seemed as if he would cry again. The entire group poised to hug him. But he caught himself with a huge sigh that lifted the weight from his belly to his chest. He shook his head, ashamed of hating, and the group was silent a moment, ashamed too.³²

Même en milieu familial cette incapacité au dialogue, ce refuge dans le silence, finissent par créer des barrières de plus en plus contraignantes qui enferment le malade dans un second exil où la parole s'éteint, menaçant le lien au réel:

(...) enough to allow for phone calls of commiseration and support-some successful, some not-but not enough to seek him out in Cape May, or to invite him to dinner in Philadelphia. It seemed easiest for Tessa, who called every week; and even Vita admitted she felt it difficult to respond. It was not easy to know how. Only a few days after one them called, he would begin to add up the silences.³³

I think Buddy wasmaking again the valuable point that getting Slim only involves being exiled from the young, the well, the real.³⁴

³² **Monette, *op. cit*, p. 149.**

³³ **Ferro, *op. cit*, p. 53.**

³⁴ **Mars-Jones et White, «Slim», p. 10.**

Le soutien moral d'un ami peut parfois avoir un effet inverse. Dans la nouvelle intitulée «Slim», le contact avec une personne non atteinte, au lieu de fonctionner comme un lien avec le monde normal, renforce le malade dans son sentiment d'exclusion:

I look down on Buddy as he walks to the Tube. In the open air the mystique of his health dissipates, as he merges with other ordinarily healthy people. No one in the street seems to be looking at him, but I follow him with my eyes.³⁵

Ce sentiment d'exclusion absolue doublé de la perspective inévitable de la fin peut provoquer la dépression et l'impossibilité d'une écoute ou d'une aide adéquate:

Only for him was constant explanation required, the same unanswerable questions over and over: why and how? Beyond periodic exhortations to rouse himself from depression (because depression (because depression made him sicker) no one could think how to advise him.³⁶

L'exclusion se manifeste aussi par les réticences rencontrées auprès des corporations médicales ou para-médicales préoccupées par les risques de transmission ou simplement dans les divers milieux professionnels:

Normally he was scrupulous about disclosing his antibody status, with the result that he was still waiting, after four months, for a dentist's appointment. If when Neil's appointment arrived - and it was still likely to be several

³⁵ *Ibid.*, p. 13.

³⁶ *Ferro, op. cit.*, p. 55.

months off - speed drill to make sure he didn't volatilize any saliva, which might then be inhaled. Perhaps that was why, Bernard thought, it was taking so long for Neil's turn to come round.³⁷

Le port d'un signe distinctif ne relève pas forcément du délire. L'éventualité en est avancée dans le corpus sous une forme humoristique qui dissimule mal une visée politique:

- Oui, Monsieur le Ministre... Il faut que tous ceux qui... enfin, que tous ceux qui ne l'ont pas portent un badge!
- Vous voulez dire que toutes les personnes qui ne sont pas atteintes du Sida devraient porter un signe d'identification?
- Euh... ce serait peut-être plus judicieux que de le faire porter par celles qui l'ont, non?
(...) - Hector veut dire, Monsieur le Ministre, que toutes les personnes qui ont pris le parti de la chasteté, c'est-à-dire qui sont décidées à suivre vos consignes - en somme, qui ont renoncé provisoirement aux fêtes du corps - arboreraient un signe de reconnaissance. Qui signifierait aux yeux de tous: "C'est pas la peine de me faire des avances. Mon siège est fait. Cadenassé! C'est non".³⁸

La logique de l'exclusion reproduit le mécanisme d'extension du phénomène épidémique: l'onde de choc quitte les milieux à risque pour toucher l'ensemble du champ social:

Le plus triste dans toute cette affaire, reprit-il, c'est de voir avec quelle rapidité les vieux

³⁷ Mars-Jones et White, «A small Spade», p. 114. Voir aussi *ibid*, pp. 72-73.

³⁸ Chapsal, *op. cit.*, pp. 49-50.

réflexes de haine et d'intolérance se sont réveillés. Je n'aurais jamais cru que ce fût possible! Ce que tu me racontais de ta jeunesse me paraissait, excuse-moi, d'un autre âge. Quand je lis qu'en Allemagne on envisage de mettre en fiches les homosexuels, qu'en Australie les compagnies aériennes refusent de transporter les séropositifs, qu'à New York les maquilleurs de La Cage aux folles ne veulent plus fréquenter les mêmes lavabos que les acteurs, qu'à Bruxelles la présidente de la chambre des mises en accusation a levé la séance pour ne pas siéger dans la salle où comparaisait un prévenu atteint du Sida, qu'à Atlanta les fidèles de l'église épiscopale ont renoncé à boire le vin de la messe dans le même calice, je me dis qu'un vent de déraison et de folie souffle sur le monde.³⁹

Les réactions sociales épousent cependant des particularités nationales qui traduisent des orientations tant psychologiques que politiques. Le poids de l'histoire, les structures mentales dessinent des horizons d'accueil différents. Si le phénomène est universellement épidémique, la perception du Sida n'en demeure pas moins soumise aux filtres des instances socio-culturelles, d'où les résistances variables qui affectent la recherche et la concertation au niveau international:

Where as the French were calm and rational in their responses to the epidemic, the Germans, like the English, were being driven to hysteria by their press. In France one could forget the disease for whole days at a stretch, but in reactionary Bavaria, for instance, the Minister

³⁹ Fernandez, *op. cit.*, pp. 87-88.

of Health had proposed quarantining even healthy carriers.⁴⁰

Les anciens réflexes de haine se trouvent de nouvelles cibles et réactualisent des modèles déjà utilisés dans les conflits militaires. Le sidéen homosexuel, loin d'être une victime, devient l'ennemi et de ce fait se voit privé de ses droits. L'exclusion peut aller jusqu'à la déshumanisation, comme l'ouvrage de politique-fiction *Plague* en décrit le scénario médiatique. Dans ce contexte l'analogie entre PWA (People with AIDS) et P.O.W. (Prisoners of War) semble à peine forcée:

"That damn Senator Wanemaker from Orange County gave a speech last night calling for all PWAS to be rounded up and moved out to one of those camps they built for the Japanese in World War II".

"He said the cost of keeping the perverts alive in hospitals is exceeding the tax revenues from all homosexuals combined", Greg Bens added. "He also called for a special surtax on homosexuals to fund the concentration camps he wants to set up. (...) The goddamn nazi asshole wants the death penalty for homosexual sex. He said it would save society money to just gas'em while they're well rather than have to keep'em in hospitals after they get AIDS".⁴¹

La dimension politique n'est pas circonscrite à l'histoire immédiate mais se situe dans la longue chronique des persécutions:

⁴⁰ Mars-Jones et White, «Palace Days», pp. 222-223.

⁴¹ Johnson, *op. cit.*, p. 62.

Penser que la suite de victoires remportées depuis vingt ans contre les préjugés, que les concessions arrachées aux pouvoirs publics, l'abolition des lois discriminatoires, l'abaissement de la majorité sexuelle à quinze ans, la reconnaissance de nos droits, la conquête de la presse et de la télévision, la liberté de nous conduire exactement comme nous voulons, penser que tout cela aboutit maintenant, par une conséquence en quelque sorte directe, à un péril mortel! Nous n'avions connu de menace aussi grave qu'en deux autres circonstances de l'histoire, lorsque les tribunaux de l'Inquisition nous condamnaient au bûcher, et lorsque les kapos des camps de concentration nous désignaient pour la chambre à gaz. La longue marche des gays se brise contre une fatalité biologique non moins intraitable que le fanatisme des moines dominicains ou la férocité des nazis.⁴²

"Look what they've done to homosexuals over the years. How many have been thrown in prison or mental hospitals? How many were burned by the Church as heretics and witches? How many were killed at Dachau and Auschwitz? My God, when the Allies liberated the camps they transferred the homosexuals to new prisons. A while back when the pope was condemning the Nazi horrors, he totally ignored the homosexual victims".⁴³

Le jeu politique et juridique se conjugue aux représentations paranoïaques pour créer un état d'exception envers les

⁴² **Fernandez, *op. cit.*, pp. 90-91.**

⁴³ **Johnson, *op. cit.*, p. 190.**

homosexuels dont les droits civils se voient niés. Le vernis démocratique en temps de crise semble aisément se lézarder, à l'exemple des cas rapportés dans l'histoire contemporaine où les droits de la personne ont été bafoués sinon abolis:

"This is America. We have rights as citizens".
"The Supreme Court ruled that homosexuals are not covered under the Constitutional guarantees of citizenship", Chuck Thomas pronounced solemnly.
"Whadda you mean?" Blum asked disbelieving.
"I mean that the Court ruled that it's okay to outlaw homosexual relations. That means no life, liberty, and pursuit of happiness for us".⁴⁴

Alors que dans les phénomènes de type totalitaire, le discours politique a tendance à adopter un langage distinguant le sain du malade pour désigner des groupes sociaux à exclure, ici nous pouvons constater le processus inverse: le champ du pathologique est lu en termes politiques. Le Sida devient un moyen de stigmatiser les groupes homosexuels en permettant à nouveau l'expression d'un refoulé. Il offre également un objet à des pulsions homophobes latentes qui compensent pour un statut social inférieur:

- Tu crois que M. Rignault se gêne, ce soir, pour nous traiter de pédés et essayer de remonter dans l'estime de sa pimbêche de femme en se vantant d'avoir refusé de serrer la main à un pédé? Et tu crois que tous les connards du quartier ne vont pas sauter sur l'occasion de nous jeter à la figure une insulte qui leur démange le fond de la gorge depuis vingt ans?⁴⁵

⁴⁴ Johnson, *Ibid.*, p. 62.

⁴⁵ Fernandez, *op. cit.*, pp. 81-82.

La quête d'un bouc-émissaire s'inscrit parmi les réactions habituelles aux épidémies:

Quand on ne trouve pas de réponse scientifique à un problème scientifique - et c'est le cas pour le Sida, non seulement au Zaïre mais en Europe et aux États-Unis -, l'infirmité de l'esprit humain le pousse à chercher Dieu ou le diable. Au XVII^e siècle, quand la peste ravageait l'Europe, et qu'on n'avait pas la plus petite idée des moyens de la soigner, on envoyait au supplice les vagabonds accusés de peindre sur les portes des croix empoisonnées.⁴⁶

Why are people superstitious? Why do people believe absolute nonsense? Usually because some so-called authority is spouting it. The TV preachers have blamed sex and especially homosexuality for all the problems in society - problems that are really caused by modernization. But you can't scapegoat the whole modern world, so they blame gay people.⁴⁷

La violence textuelle

L'écriture du Sida est placée sous l'emprise d'une triple violence: nécessité de faire voix à un phénomène en proie à des procédures d'exclusion sociale, urgence des conditions d'écriture vu la personnalité des auteurs et exigence d'un style qui se doit de ne pas succomber à une esthétique gratuite.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 86.

⁴⁷ Johnson, *op. cit.*, p. 132.

Hervé Guibert exprime cette violence en plaçant explicitement son livre sous une influence précise, Thomas Bernhard, inspiration nommément avouée et formellement reconnaissable par la parenté stylistique tenant de la parodie (phrase enjambant les pages, façonnée de reprises et d'effets d'oralité) dont le chapitre 73 est entièrement exemplaire:

La métastase bernhardienne, similairement à la progression du virus HIV qui ravage à l'intérieur de mon sang les lymphocytes (...) Tout comme j'ai encore l'espoir, tout en m'en fichant complètement au fond, de recevoir en moi le vaccin de Mockney qui me délivrera du virus HIV (...), j'attends avec impatience le vaccin littéraire qui me délivrera du sortilège que je me suis infligé à dessein par l'entremise de Thomas Bernhard, transformant l'observation et l'admiration de son écriture (...) en motif parodique d'écriture, et en menace pathogène, en Sida, écrivant par là un livre essentiellement bernhardien par son principe, accomplissant par le truchement d'une fiction imitative une sorte d'essai sur Thomas Bernhard, (...) et moi, pauvre Guibert, je jouais de plus belle, je fourbissais mes armes pour égaler le maître contemporain, moi pauvre Guibert, ex-maître du monde qui avait trouvé plus fort que lui et avec le Sida et avec Thomas Bernhard.⁴⁸

On ne pourrait aller plus loin dans l'identification de la maladie et de l'écriture, dans la légitimation d'une écriture du Sida, dans l'aveu de la violence subie par cette écriture et dans l'affirmation que toute écriture est contamination par une autre écriture, aveu si total qu'il devient dénégation.

⁴⁸ Guibert, *op. cit.*, pp. 215-217.

Deux aspects caractéristiques de cette écriture de la maladie en révèlent la violence.

Le premier relève des conditions d'écriture, contenues dans le double sens du mot «fin» qui clôt le roman. Prenant connaissance de la quatrième de couverture, le lecteur peut comprendre que le mot, achevant le roman, scelle aussi le destin de l'écrivain. Pour le plus grand nombre, les auteurs de notre corpus sont atteints du Sida, certains morts après la publication de leur livre, ou du moins, de par leur personnalité, particulièrement exposés au virus. Cela a parfois été le cas pour d'autres maladies (Mars de Zorn est en ce sens exemplaire) mais plus rarement. Si on a pu lire Thomas Mann, Proust ou Kafka par rapport à leur expérience de la maladie, nous sommes rarement en présence d'une oeuvre qui est susceptible de recueillir le dernier souffle de l'écrivain. Or cette urgence définit majoritairement notre corpus et le situe dans une catégorie littéraire particulière.

Le second aspect, déjà illustré supra dans l'exemple de Guibert, nous est suggéré par un concept avancé par Régine Robin à propos de Kafka: le «corps-texte»⁴⁹, à savoir le rapport intime qui relie le vécu et la production textuelle, l'échange et la «circulation des signifiants» qui marquent et signifient ce qu'on peut appeler les deux écritures, expérimentant la maladie sur les deux modes. Double écriture magistralement illustrée par cet autre bouleversant passage de Guibert:

Ce livre qui raconte ma fatigue me la fait oublier, et en même temps chaque phrase arrachée à mon cerveau, menacé par l'intrusion du virus dès que la petite ceinture lymphatique aura cédé, ne me donne que davantage envie de fermer les paupières.⁵⁰

⁴⁹ Régine Robin, *Kafka*, Paris, Belfond, 1989, p. 17.

⁵⁰ Guibert, *op. cit.*, p. 67.

Écrire en sachant que toute écriture va vers sa fin, vers la fin. Écrire ce texte que le corps a été mais qu'il risque de ne plus être.

Stylistiquement, la violence est désignée par des choix rhétoriques: refus de la métaphore et préférence d'une écriture métonymique.

"It was this they fought against as much as illness or metaphor, that they not leave or be left alone".⁵¹

Le Sida est un phénomène qui se définit autant au niveau de sa pathologie que de sa sociologie, réception et perception, Or la métaphore est une figure de rhétorique et de pensée qui ne peut s'énoncer en dehors de sa dimension socio-discursive. La métaphore fonctionne à l'intérieur d'un cadre de signification global, d'un système historique et idéologique. Elle est investie sémantiquement si le code l'accueillant est connu et reconnaissable. La maladie se métaphorise quand une société donnée en a besoin et elle se met à signifier en fonction de ce besoin. Or le Sida semble vouloir échapper à l'emprise sociale. À trois niveaux: pour l'instance médicale, représentante d'un pouvoir et d'un discours sociaux plus larges, la maladie est encore fuyante, difficile à cerner et à définir. Pour l'instance politique, les groupes atteints tels que représentés dans notre corpus incarnent une marginalité coupable sinon condamnée. Enfin pour les sidéens, face à une médicalisation qui apparaît majoritairement répressive et un discours social les stigmatisant, la maladie devient une identité qui illustre le refus de cette oppression.

Une double conséquence s'en dégage. Les deux premiers discours témoignent d'une volonté de métaphorisation qui les aident à précisément nommer et donc contrôler la maladie et les malades. Nous l'avons vu en étudiant les processus de

⁵¹ Ferro, *op. cit.*, p. 157.

désignation de la maladie. Mais pour les sidéens, la mataphorisation va être évoquée pour mieux être dénoncée.

En d'autres termes, ceux de la réflexion ouverte par Paul Ricoeur entre philosophie et linguistique dans *La métaphore vive*, le problème de la métaphorisation pour notre corpus est celui de sa fonction référentielle, ici un réel qui se refuse au saisissement, au prédicat, à la fois parce que le langage médical est inapte à le faire et parce qu'au niveau de l'expérience du malade, le vécu du Sida accueille déjà la désaffection de la mort.

Le processus métonymique, en revanche, semble être privilégié. Rappelons que dans la métaphore, «un objet est désigné par le nom d'un objet semblable»; dans la métonymie, «un objet est désigné par le nom d'un objet qui lui est associé dans l'expérience»⁵². Jakobson élargit l'application des deux figures et les situe sur deux pôles d'énonciation:

Le développement d'un discours peut se faire le long de deux lignes sémantiques: un thème (topic) en amène un autre soit par similarité soit par contiguïté. Le mieux serait sans doute de parler de procès métaphorique dans le premier cas et de procès métonymique dans le second (...).⁵³

Si l'un ou l'autre pôle est privilégié dans les processus de communication usuels, selon la personnalité du locuteur ou les modèles culturels qui l'influencent ou auxquels il s'identifie, dans la littérature, l'«art du langage», la prépondérance de tel procédé singularisera et distinguera le style ou le genre. Jakobson

⁵² Oswald Ducrot et Tzvetan Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972, p. 145.

⁵³ Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Paris, Seuil, 1970, p. 61

souligne ainsi que si l'emploi métaphorique a été signalé comme caractéristique de l'écriture romantique ou symboliste, il est aussi possible d'associer le procédé métonymique au courant réaliste que le théoricien place entre le déclin du romantisme et la naissance du symbolisme: «Suivant la voie des relations de contiguïté, l'auteur réaliste opère des digressions métonymiques de l'intrigue à l'atmosphère et des personnages au cadre spatio-temporel. Il est friand de détails synecdochiques»⁵⁴. Il nous est loisible de repérer cette prévalence dans toute écriture réaliste et notamment de la constater dans notre corpus dont nous avons amplement indiqué la tendance réaliste, parfois porté à l'extrême:

On lui enfonçait un tuyau dans la bouche, on lui aspirait tout l'intérieur. Il criait dans le tuyau, criait pour l'éternité. Jamais il n'avait vécu ni rêvé pareil cauchemar. (...) Il ne pouvait pas voir la première cicatrice, celle de la biopsie, longue de plus de vingt centimètres, qui courait du thorax jusque sous l'aisselle, mais il la sentait sous le pansement. Plus bas, entre les côtes, deux trous énormes, gonflés de sang noir, deux trous par lesquels s'échappait son fluide vital, écartaient en force les côtes inférieure et supérieure. (...) ⁵⁵

Les digressions métonymiques et les synecdoques aussi sont le propre de nombre de citations rapportées supra ou infra. Jakobson pose le rapport entre poésie et métaphore d'une part, dû au principe de similarité en jeu, prose et métonymie d'autre part, dû au principe de contiguïté. Il précise: «Puisque la poésie est centrée sur le signe alors que la prose, pragmatique, l'est, au premier chef, sur le référent, on a étudié les tropes et les figures essentiellement comme des procédés poétiques»⁵⁶. Nous

⁵⁴ *Ibid.*, p. 63.

⁵⁵ Hocquenghem, *op. cit.*, pp. 294-295.

⁵⁶ Jakobson, *op. cit.*, p. 66.

avons vu avec Ricoeur que la question de la métaphorisation introduisait celle du référent. Jakobson nous permet d'appréhender dans notre corpus le choix métonymique, comme dans l'exemple suivant: «A man who would give himself until he moaned with the fullness of reality. Gregg was really an epitome of what San Francisco was about»⁵⁷. Ajoutons que la conscience communautaire avivée par la maladie et développée comme moyen de lutte s'inscrit également dans une dynamique de contiguïté sociale proche du processus métonymique.

Alors que la métaphore fait disparaître le même sous la citation de l'autre, la métonymie permet de représenter une altérité qui n'est cependant que la reprise du même:

Je venais de découvrir quelque chose: il aurait fallu que je m'habitue à ce visage décharné que le miroir chaque fois me renvoie comme ne m'appartenant plus mais déjà à mon cadavre, et il aurait fallu, comble ou interruption du narcissisme, que je réussisse à l'aimer.⁵⁸

Sous la plume de Guibert comme sous d'autres, le miroir est le révélateur de la nouvelle prise d'identité offerte par l'expérience de la maladie. S'en étonnera-t-on quand on sait le rôle privilégié de ce signifiant dans la constitution et l'énonciation du sujet? «Il y suffit de comprendre le stade du miroir comme une identification au sens plein que l'analyse donne à ce terme: à savoir la transformation produite chez le sujet quand il assume une image (...)» prévient Lacan⁵⁹. Véritable renaissance à soi, semblable à la première conscience de l'enfant, que provoque pour le sidéen l'expérience de la maladie. Nouvel enfant, porté par une promesse non de vie mais de néant, en ce sens «je-idéal» que l'avenir ne décevra pas, à la différence du devenir humain commun:

⁵⁷ **Mains, *op. cit.*, p. 86.**

⁵⁸ **Guibert, *op. cit.*, p. 242.**

⁵⁹ **Jacques Lacan, *Écrits I*, Paris, Seuil, 1970, p. 90.**

La mise en abîme de mon livre se referme sur moi. Je suis dans la merde. Jusqu'où souhaites-tu me voir sombrer? Pends-moi, Bill! Mes muscles ont fondu. J'ai enfin retrouvé mes jambes et mes bras d'enfant.⁶⁰

Retour/naissance à l'enfance comme cet état antérieur à la prise en charge par le devenir humain, social et langagier, comme refus du mouvement métaphorique qui, substituant un signifiant à un autre, devient symptôme fixant une signification (y compris pour un discours médical honni). Préférence pour un «abîme» de l'être où le sujet peut, dans le mourir, naître à lui-même, gouffre de la métonymie.

Conclusion

Brody⁶¹ conseille de remplacer dans les facultés de médecine les cours d'éthique par un enseignement sur «littérature et médecine». L'anthropologie romanesque du Sida illustre la validité de cette position en mettant en relief les processus fantasmatiques et pragmatiques qui interviennent dans la construction de la maladie et la violence qu'elle génère. La violence biologique est perçue comme une échappée du sens qui met en péril l'ordre social. Elle entraîne la violence textuelle qui gomme l'investissement de l'auteur dans son écriture. D'autre part, elle provoque la violence médicale et la violence sociale dont Girard a proposé un modèle d'explication. Il fait de la violence mimétique le fondement du social. La violence qui marque le phénomène sidatique ne semble pas participer de ce mécanisme. En effet, ce qui est en jeu dans les mécanismes de violence sociale est la question du même et de l'autre. La société a besoin d'exclure l'autre pour affermir la même; ce

⁶⁰ Guibert, *op. cit.*, p. 267.

⁶¹ Howard Body, *Stories of sickness*, New Haven, Yale University Press, 1987.

faisant elle reconnaît l'autre et le fait exister rituellement ou culturellement car elle en a constamment besoin dans ce fonctionnement et dans son économie du sacré. Dans le cas du Sida, on pourrait croire qu'il s'agit de la désignation d'un bouc-émissaire, mais ce phénomène nous semble relever d'une autre logique, comme en témoigne l'absence de la dimension sacrée dans les représentations romanesques. Comme dans le cas des violences totalitaires, l'autre doit non seulement être exclu mais aussi être éliminé. Les faiblesses et les retards dans la recherche médicale, liés au statut marginal jugé menaçant des catégories atteintes (homosexuels et toxicomanes), contribuent à la perception qu'il s'agit bien d'une élimination et non d'une exclusion. L'autre doit disparaître de la scène sociale et historique et non pas servir de contre-modèle gardé à disposition. Le Sida, en ce sens, est l'expression d'une mutation dans les dynamiques de structuration sociale. Plus que facteur de désordre il est le révélateur d'une profonde crise de société et de culture. La violence que cette maladie engendre ne peut être récupérée. Elle exige donc d'être pensée.